

La guerre d'intervention

Religion de la force et fascination de la performance

par Jacques Mascotto

La guerre *contre* l'Irak — et non la guerre américano-irakienne ou la guerre *entre* les États-Unis et l'Irak — est un fait social *total*. Sur la ligne de démarcation entre le monde et l'immonde.

Un fait social total : d'abord parce que cette « guerre » mobilise l'imaginaire américain — la Destinée Manifeste, la mission civilisatrice de l'Amérique, son illumination prophétique, son obsession de l'Empire, sa fascination et sa haine de l'histoire, ses figures apocalyptiques de l'obstacle et de l'ennemi souillant la pureté de la civilisation, sa démesure du *National Interest*, son fétichisme ou sa sacralisation de la Constitution¹ sortie tout droit du génie thaumaturge des

¹ La guerre *contre* l'Irak fait ressortir le *contre*. Hegel a très bien perçu dans le mécanisme constitutionnel de la division des pouvoirs une manière habile de paralyser le pouvoir des individus en paralysant la fonction législative du pouvoir qui, du même coup, s'engage sur la voie de la Puissance ou de la Force pure — « on trouve d'une part la fausse condition de l'indépendance absolue des pouvoirs les uns en face des autres, et d'autre part cette vue partielle qui considère leurs rapports comme négatifs, comme une limitation réciproque. À ce point de vue, ces rapports deviennent une hostilité, une crainte qui dresse chacun contre les autres comme contre un mal (...) Prendre comme point de départ absolu la négation, et mettre au premier rang la volonté du mal et la défiance contre elle, et partir de cette supposition pour raffiner sur la ruse, pour inventer des barrages et ne concevoir l'unité que comme l'effet de barrages opposés, cela caractérise au point de vue de la pensée, l'entendement négatif et au point de vue du sentiment la conception plébéienne (...) Si l'État se maintient dans ce qu'il a d'essentiel, son existence est sauvée par le combat dans lequel une puissance se suborne les autres et qui, par suite, produit l'unité d'une manière ou d'une autre ». Cf. F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Gallimard, 1940, p. 221. Le « génie » de la Constitution américaine : le Pouvoir est un mal, est *le Mal* ; quand les États-Unis débordent sur les autres, ils transposent leur propre lutte interne contre le Mal, ils apportent le Bien, épuré de toute intention de pouvoir, ils offrent en cadeau l'humanité pure.

Founding Fathers, ces « demi-dieux » selon l'expression de Thomas Jefferson... autrement dit l'Amérique comme prêtresse de la Démocratie, médecin légiste du Bien et du Mal.

Un fait social total : parce que cette guerre s'empanache du grand récit du « choc des civilisations », rechampi du non moins grand récit de la fin de l'Histoire.

Un fait social total : parce que cette « guerre » exprime la mutation du capitalisme en totalitarisme systémique, dont l'un des aspects est l'intensification de la capture et de la mobilisation du travail ; parce que cette « guerre » révèle la nature du rapport entre la transformation des États-Unis en État militaro-policié, en ensemble médiatico-fasciste et la globalisation.

Un fait social total : parce que cette « guerre » pose le problème central, celui de l'Être à l'époque de la domination de l'étant.

Aux sources de l'interventionnisme

C'est confirmé, l'Europe c'est la « vieille Europe ». *You're history*, disent les sycophantes des médias américains, tandis que les épigones entonnent l'antienne énergétique de l'Amérique énergique : « *We are a terrible rock and roll band and we don't need an old-timer backstage accordionist such as France* ». Voilà un langage qui ne manque pas d'air et ce n'est rien en comparaison de la faconde belliciste-raciste des plus réputés experts du Département d'État ; Daniel Pipes² a déclaré : « La différence entre un islamiste modéré et un islamiste radical, est comme la différence entre un nazi modéré et un nazi radical »³. À l'insulte succède l'outrage qui parachève le mensonge. Faisons respectueusement remarquer à ceux et celles

² Directeur du *Middle East Forum* et chroniqueur du *New York Post* et du *Jerusalem Post*. Auteur de plusieurs livres dont le dernier, *Militant Islam Reaches America*, a été publié par W.W. Norton en 2002.

³ Cf. Dominique Vidal, « Croisés, de père en fils » in *Le Monde Diplomatique*, mars 2003.

qui brandissent l'« anti-américanisme »⁴ comme un étendard de la gloire, qu'on peut fort bien prendre « la vieille Europe » comme un compliment et préférer le rêve humeux des vieilles pierres au cauchemar climatisé des centres d'achat. Là où ça commence à craindre et où l'américanophile fait dégueuler de honte jusqu'au sixième dégorgeant, c'est quand celui-ci commence à insulter les morts. La rengaine de l'Amérique qui a délivré l'Europe du nazisme, ça va faire – « Grâce pour une bonne part au courage, à la générosité et à la clairvoyance des États-Unis, l'Europe a été libérée des deux formes de tyrannie qui ont dévasté notre continent au XX^e siècle, le nazisme et le communisme »⁵. En ces temps où la monnaie de l'expérience historique n'a plus cours (*dixit* Walter Benjamin) il est salutaire de rappeler aux prosélytes de la Puissance le spectacle plutôt cocasse de ces soldats allemands blessés à Stalingrad qui exprimaient aux passants français leur joie de se rendre sur le Mur de l'Atlantique qui, dans la Wehrmacht, était unanimement considéré comme un camp de vacances où venaient se reposer ou se soigner les

⁴ Nous ferons remarquer que Hannah Arendt envisageait les virtualités totalitaires de l'anticommunisme américain. Au sujet de *l'antiaméricanisme*, Hannah Arendt note : « *In the words of Aristotle, no friendship could ever exist between a man and a god* » ; elle poursuit : « *the question of the wealth of the United States is no trivial matter...* » ; la domination étasunienne « *has so changed the conditions of human life that U.S citizens appear to belong to a species sui generis* ». Cf. Hannah Arendt, « Dream and Nightmare. Anti-American Feeling is Well on the Way to Becoming a New European "ism" » in *The Commonweal*, 60, 10 septembre 1954. La question de l'antiaméricanisme ne relève pas de la psychologie des peuples, mais du problème central du monde contemporain, qui a si bien inspiré et nourri le totalitarisme concluait fort opportunément Hannah Arendt : « *The world's central problems today are the political organisation of mass societies and the political integration of technical power. Because of the destructive potentialities inherent in these problems, Europe is no longer sure whether she can come to terms with the modern world at all. As a result, she tries to escape the consequences of her own history, under the pretext of separating herself from America* ». Mais les peurs de l'Europe souligne Arendt « *are the fears of the whole western world, and ultimately of all mankind* ». Cf. Hannah Arendt, « The Threat of Conformism » in *The Commonweal*, 60, 24 septembre 1954.

⁵ Il s'agit de l'appel américano-est-européen à soutenir la « guerre » américaine. Cf. Serge Halimi, « La nouvelle Europe » in *Le Monde Diplomatique*, mars 2003.

vieux et les éclopés. Le gros des divisions SS, bien armées et aguerries, se trouvait sur le front russe où trois soldats allemands sur quatre, combattant dans la Deuxième Guerre mondiale, ont trouvé la mort. Vingt millions de Soviétiques et, particulièrement des Russes, sont morts pour l'Europe entre 1941 et 1945. Ne rappeler à la mémoire humaine que les cimetières de Normandie, c'est faire insulte aux GI's et aux Tommies qui sont tombés pour la cause, cela revient à les traiter en boucs émissaires de la gloire, en instruments de propagande ; cela consiste à expulser, hors du consensus de l'intégration sociale, le conflit entre l'individu et la société, l'antagonisme de la différence sociale, pour le réintroduire dans la communauté fraternelle des morts. Qu'y a-t-il de plus désacralisant, profanateur, que d'élire des morts pour tuer, en les effaçant, d'autres morts ?

Quant à l'amalgame ahurissant entre nazisme et stalinisme⁶, il est sans doute destiné à nous faire oublier que l'Armée rouge a libéré Auschwitz ; que les États-Unis ont attendu que Hitler leur déclare la guerre avant de rejoindre la lutte contre le régime des SS ; qu'ils ont maintenu un ambassadeur à Vichy jusqu'à la fin 1942, pendant que le peuple soviétique se sacrifiait pour l'Europe ; que la corporation IBM avait reçu les remerciements de Himmler pour son assistance efficace dans l'opération du bouclage des Juifs (système des cartes perforées) ; que le décollage industriel de l'URSS, sous le mode stalinien de terreur, aurait été impossible sans le concours des plus grosses compagnies américaines d'engineering, d'équipements et d'architectes ; que l'honorable *New York Times* s'était joint à l'oraison funèbre du banquier personnel de Hitler en évoquant « un des plus grands génies financiers du siècle »... L'amalgame entre nazisme et stalinisme s'est imposé dans les années 1980 comme idole parèdre du Dieu antitotalitaire, il figure désormais en bonne place à l'intérieur

⁶ Sur cette question voir Daniel Dagenais dir., *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, Presses de l'Université Laval, 2003.

de l'armature idéologique de l'actuel monomanisme étasunien. La guerre *contre* l'Irak, préventive-prophylactique-humanitaire, réactive le syndrome bosniaque qui a transformé, *overnight*, l'Amérique en nouvelle Jérusalem de l'humanité, psychopompe d'une *overclass* qui présente le triple avantage de pomper la sève du travail planétaire, par le truchement des politiques d'ajustement du FMI et de la Banque Mondiale, de mettre à l'abri le cash ainsi capturé derrière l'appareil militaire et la planche à billets verts et d'empaqueter le tout dans une théologie «Reader's Digest» qui compense l'absence de l'Esprit par une présence euphorique du *common man*, de ces travailleurs surexploités de l'« Amérique profonde » qui se recueillent et prient pour leur Président et leurs Forces Armées.

L'antitotalitarisme humanitaire est l'idéologie par excellence de l'*overclass*, cette mutation contemporaine de la *Leisure Class* ; parce que cette classe *statu nascendi*, débarrassée de la matière, des choses concrètes qui sont l'incarnation de l'esprit, délestée du capital constant et de la production utilitaire de la valeur d'usage, exerce sa *libido dominandi* en exhibant une éthique meurtrière de la performance, du signe et de la forme pure. Si elle ne sature pas l'espace de situations humanitaires, si elle n'évolue pas sans cesse dans l'espace spectaculaire et médiatique, si elle n'exhibe pas des « causes » au profil de « crises », d'urgences et de scandales, elle ne peut « légitimer » ses incroyables privilèges. Aussi l'interventionnisme généralisé reflète-t-il l'absence totale de responsabilité et d'utilité de l'*overclass* dépourvue de la moindre once de finalité.

La guerre postmoderne contre le Mal terrorise aussi bien le *common man*, l'opposant, que le terroriste, elle consiste à faire planer une constante menace, *elle se positionne en syntonie avec la forme argent du capital qui n'est rien d'autre qu'un chantage sur le temps et la vie d'autrui*. À tout moment l'argent s'expose comme une avalanche qui se retient, à tout moment il peut s'abattre sur la vie d'autrui en se retirant, en exigeant le dé-

graissage nécessaire à son embellie ou le remboursement d'une dette. *L'overclass* chérit, adule l'intervention qui suscite dans le « peuple profond » le sentiment d'une dette envers les seigneurs pourvoyeurs d'humanitaire, peuple qui se sent d'autant plus en devoir d'obéir qu'il se décompose dans le cirque néo-romain du fascisme d'amusement (*dixit* Peter Sloterdijk) reproducteur d'une communauté de l'arène. La dette humanitaire se renverse en dette pécuniaire et *vice versa* ; l'obsession du terroriste voleur de mode de vie et de jouissance se renverse en délire obsessionnel sur la performance des gladiateurs déchaînés. Au temps immobilisé par le chantage de l'argent correspond l'espace de l'intervention qui peut se déclencher à tout moment. La *community of prayers* est la forme sociale adaptée au terrorisme de l'argent, au terrorisme de la Puissance qui produit de l'homogène patriotique à partir de l'hétérogène des individualités. Quand Bernard Kouchner revendique le titre de compétiteur sur la scène humanitaire, il n'entend pas dénoncer la concurrence du marché — le marché concurrentiel *being history* —, il cherche à soutacher le marché de l'argent d'une compétition pour la grâce et le salut. Si jusque-là les guerriers talonnaient les médecins humanitaires auxquels il incombait de décréter, déclarer une situation d'urgence, avec la guerre *contre* l'Irak, il appartient directement à l'armée américaine de produire une crise humanitaire subrogatoire, en temps réel. Les bombes et les missiles sont des sarcotiques, tandis que le dollar *In God We Trust*, incarne sur-le-champ la puissance de la moralité et du Bien.

Dans l'interventionnisme américain post-Guerre froide tout afflue, conflue, se rejoint. Les États-Unis se réalisent et déploient leur accomplissement. Le Préambule de la Constitution établit l'infini de l'axe temporel sur lequel se situe l'Union — « une union toujours plus parfaite ». Comme le soulignait Ronald Dworkin, l'Amérique, dès sa fondation, ne poursuit ni n'adopte aucune finalité particulière de l'existence autour et en vue de laquelle se constituerait une

société. *A more perfect Union* appelle l'obligation opératoire pour chacun de s'assigner ses propres valeurs liées à des intérêts spécifiques, elle justifie une pragmatique de l'action qui est morale en soi, parce qu'agir c'est défendre la moralité. La règle opératoire ne connaît ni fin ni limite, si ce n'est qu'elle se définit par *l'Americanness* et sa liberté d'entreprendre, d'entreprise, d'intervention. Les tribunaux (il faut inclure les tribunaux commerciaux de l'OMC et les tribunaux pénaux internationaux) décident de ce qui entrave ou paralyse l'action pragmatique ou l'intervention sur le réel. Le hors-la-loi est le hors procédure, le hors opératoire qui s'immobilise sur le contenu moral ou la finalité de justice d'une action, qui s'éjecte de la *communauté des intervenants*. En dessous, comme pour injecter de la chaleur à l'intégration sociale et au contrôle social consensuel si chers à Parsons, se forment des *neighborhoods* et des *communities*. Dès lors la violence, parce qu'elle impulse le culte de la force en même temps que celui des *Law-Enforcers*, ne remet pas en cause la pragmatique de la communauté, elle se déploie, monte en puissance en parfaite syntonie avec le culte de la loi. Et la loi doit produire des hors-la-loi qui, en retour, engrossent la loi, pour cette simple raison que cette violence ne vise aucune finalité sociétale particulière, qu'elle se présente comme *taking the Law into one's own hands*.

Hannah Arendt soulignait : « Still it seems that America for historical, social and political reasons is more likely to erupt into violence than most other civilized countries. And yet there are very few countries where respect for law is so deeply rooted and where citizens are so law-abiding »⁷. Elle avance deux raisons qui expliqueraient cet apparent paradoxe : *the New Law of the Land* et un pays composé d'émigrants, de *uprooted people*. Le paradoxe se déplie pour en former un autre : les États-Unis sont une communauté de gens

⁷ Hannah Arendt, « Is America By Nature A Violent Society ? » in *New York Times Magazine*, 28 avril 1968.

déracinés (*uprooted*). Le déracinement serait-il l'alpha et l'oméga du lien communautaire ? Nous sommes en présence d'une communauté tenue ensemble par l'obéissance à la loi et par la violence. S'opposer aux bombes, aux hélicoptères, aux commandos, aux missiles de l'Amérique, c'est se mettre dans la position de « criminel de guerre », puisque la violence américaine se soutient du commandement de la loi. Hannah Arendt ne précise pas que la *New Law of the Land* était une loi d'empire mais elle ajoute que les États-Unis ne sont pas mus par le nationalisme qui suppose, par principe, l'existence d'une famille de nations dotées chacune d'un statut égal ; les États-Unis sont habités par le racisme qui présume une supériorité absolue sur tous les autres – *hence racism is humiliating, it is a substitute for organized power*.

Les armées de la Révolution française et celles de Napoléon voulurent exporter la Raison, les armées de l'Amérique s'enquière d'imposer la loi qui, paraît-il, ne figure pas au catalogue des grands récits, ni n'émerge au compte de l'idéologie. Les « intellectuels de gauche » ont découvert la vertu sulpicienne de la loi qui, par démocratique stillation et indolore suffusion, serait de nature à rejeter le monde non occidental dans les paramètres d'une incultivable siccité. Et ce n'est pas tout, en même temps que la loi, ils ont découvert la religion. Pas n'importe quelle religion ! Celle qui revigore et instille du muscle et de l'énergie vitale, qui appartient en propre au *hard working man*, la religion anabolisante de l'âme qui permet de travailler sans temps mort dans la *low wage economy*, parfaitement adaptée au catéchisme de la marchandise, à la prédication de la performance, au retour des conditions animales et barbares dans le capitalisme sauvage – *sweating for corporate America is like sweating for God...* À leur manière, les intellectuels globalisés ont redécouvert l'Amérique de la Conquête et de la Frontière. Qu'est-ce que la globalisation ? La communication générale, la réversibilité totale, la coalescence achevée de l'argent, la religion, la conquête, la force guerrière, qui sont les conditions de la do-

mination de l'*overclass*. Et l'*overclass* adore les communautés, incapables de se représenter l'antagonisme ou la division sociale, si ce n'est sous la forme hallucinée, ultra-politique, de l'Ennemi extérieur, absolu.

Qu'est-ce qui différencie l'*overclass* des élites et de la bourgeoisie ? Qu'est-ce qui lie la globalisation, l'interventionnisme guerrier et l'*overclass* ?

(a) la forme argent du capital et la généralisation des *stocks options* qui, pouvant se convertir à tout moment en argent, redoublent la puissance de chantage sur la vie d'autrui ;

(b) l'Occident n'a plus le monopole de la puissance industrielle, la *Chine* s'impose comme la puissance économique montante du XXI^e siècle. L'émergence des économies asiatiques, rivales de l'Occident accroît considérablement la demande de pétrole dont les plus grandes réserves se situent en Asie centrale (ex Asie centrale soviétique), c'est-à-dire dans la zone d'influence de la Russie, ainsi qu'en Irak. Que se passera-t-il si la demande chinoise propulse l'*euro* comme monnaie des transactions pétrolières ? L'*overclass* américaine pourra-t-elle maintenir les Etats-Unis comme centre mondial de la consommation, étant entendu que le *keynésianisme militaro-consumériste américain* suppose la capacité de s'endetter en dollars ?

(c) le capitalisme bourgeois (moderne, classique) se soutient d'un système de l'hégémonie dans le monde. Ce système implique une monnaie globale de référence « standard », la livre sterling ou le dollar. L'unité systémique des classes dominantes ne serait-elle pas menacée par l'opposition entre l'euro et le dollar ? De plus, l'hégémonie sur son versant politique nécessite un système d'alliances avec les élites et les bourgeoisies latifundistes et « compradoras ». Il se trouve qu'aujourd'hui la grande majorité de l'humanité ne vit plus dans les campagnes, si bien que les régimes politiques alliés des États-Unis ne peuvent plus s'appuyer sur une « paysannerie néolithique » (Arnold Toynbee) ou sur une paysannerie

décrochée des centres urbains et de la vie politique (Eric Hobsbaum) ;

(d) l'unité systémique – politique économique financière – de la domination est de plus en plus menacée par ce qui assure le triomphe même de l'*overclass*, la transformation du capitalisme politique industriel en capitalisme spéculatif financier. La capacité d'abaisser les salaires, de manipuler la fiction juridique, de trafiquer les élections, de contrôler les médias, de se reproduire par le système universitaire, de diviser la société (par l'« affirmative » action ethno- raciale-raciste), de jouer avec la comptabilité financière, etc., assure à l'*overclass américaine* une supériorité écrasante par rapport à l'*overclass transnationale*, surtout européenne, qui apparaît de plus en plus comme vassalisée, minorée, voire hors compétition ;

(e) le déclin de l'État-nation couplé à la forclusion du politique (la fin des idéologies, des grandes récits, etc.) permet à l'*overclass* américaine de monopoliser le discours qui quitte le socle de l'universalisme pour façonner la religiosité diabolisante étayée par un imaginaire de la puissance et de la performance. Il s'ensuit que le discours de la globalisation revêt de plus en plus les attributs, les caractéristiques des mythes fondateurs de l'Amérique fondus dans l'*American way of life*. Le suprématisme s'oppose à l'exercice de l'hégémonie, qui suppose un équilibre dans la reconnaissance et le partage des références symboliques et des valeurs ;

(f) au cours du XX^e siècle les États-Unis et l'Amérique se sont découplés. Si les classes populaires, avant la Deuxième Guerre mondiale, voyaient dans l'*Amérique* une promesse de liberté, elles voient dans les *États-Unis*, champion de la globalisation, une menace ou du moins, comme le pense Hannah Arendt, un pays détenteur de « richesses » jalousement gardées. Quant aux bourgeoisies et aux aristocraties européennes, le *rêve américain*, démocratique, des classes populaires les effrayait ; l'*overclass*, quant à elle, appuie les

États-Unis, en tant que puissance financière et militaire ; celle-ci n'est pas la gardienne d'un rêve américain mais la banque et le bras armé de ses privilèges, de ses avoirs monétaires, de son mode de vie et le *Big Stick* communicationnel de son style médiatique d'apparaître et de s'imposer.

Il en résulte que l'impérialité américaine est incompatible avec un système de l'hégémonie, voire une intégration impériale (type empire romain) de l'*overclass* transnationale dans son ensemble. Dès lors se profile l'inanité de toute domination rationnelle ; dès lors, la stratégie hyperactiviste du chaos, l'organisation du risque, du danger et de la menace, l'interventionnisme systématique s'imposent comme modalités de la contradiction entre l'Amérique et le monde dans sa forme interétatique et dans sa pluralité civilisationnelle. En d'autres termes : le système capitaliste mondial ne dispose plus des amortisseurs classiques de la domination – les classes sociales intégrées conflictuellement et politiquement qui posaient chaque société en médiateur entre l'*hegemon* ou la nation hégémonique et le capital transnational. L'*overclass* américaine se destine à régner comme une hypercaste sur l'ensemble des producteurs salariés-hilotes de la terre. Tel est le sens de cette guerre et des guerres à venir. L'*overclass* américaine s'apprête à infliger une constitution mondiale qui étendra et amplifiera d'une façon inouïe la section 8 de l'article 1 de la constitution des États-Unis « Le Congrès a le pouvoir (...) de favoriser le progrès de la science et des arts utiles, en assurant, pour un temps limité, aux auteurs et inventeurs le droit exclusif à leurs écrits et découvertes respectifs... »

Il est manifeste que la Constitution, placée aujourd'hui *under God*, entend en termes de siècles ce que peut bien signifier – « pour un temps limité » – la propriété intellectuelle du monde.

* *
*

L'*overclass* forme une « classe déclassée » par le haut (contrairement aux déclassés du bas au début du XX^e siècle) ; elle est déclassée à sa manière, en ce sens qu'elle possède les moyens de s'extraire de la réalité comme de la société dans les conditions du capitalisme financier, spéculatif, organisé, technicisé qui, en minant les bases d'un système interétatique, rature, biffe la loi du monde (H. Arendt). Ayant les moyens financiers et visuels, cette classe est en mesure de faire fonctionner la *fictionnalisation de la politique*, d'amplifier les virtualités totalitaires de l'anticommunisme. En comparaison, la fiction communiste paraît bien livide, la construction du socialisme achevé devient dérisoire face au paroxysme de la démocratie, au stade ultime de l'Histoire et au Dernier Homme juché tel un stylite sur les colonnes d'Hercule du libéralisme total dont les intellectuels remplissent les fonctions ecclésiastiques. Un tel achèvement met en demeure quiconque s'aventurerait à douter ou à signaler le danger de l'accouplement du faire créateur, de l'esthétique et de la politique. C'est l'un des mérites de Hannah Arendt d'avoir montré comment, face à une telle orgie esthétique-créatrice, tout écart de pensée se mue en écart de conduite qui trahit une foncière culpabilité. Nous sommes coupables de nous opposer à l'Amérique, coupables de ne pas aimer l'Amérique – parce que seuls des barbares ne savent pas apprécier une œuvre d'art ou reconnaître le *genius*.

L'*overclass* est en manque de spiritualité, de cause et d'ennemi politiques. Ses intellectuels qu'elle a décidé de bien rémunérer et, le cas échéant, de coopter dans ses cénacles comme dans son style de vie, n'auraient qu'un ramas de faits divers à picorer ou un grouillis de magouilles (genre Enron) à renifler, s'il n'existait pas, de temps en temps, une guerre humaine à laquelle se raccrocher. Le délire antitotalitaire coïncide avec la forclusion du politique en Occident et la montée en puissance de l'argent. C'est à ce moment que le communisme soviétique s'engage dans un processus de révision critique de ses bases et de ses principes ; c'est le moment aus-

si où les États-Unis entreprennent une lutte à mort contre tous les mouvements d'opposition qui se réclament du nationalisme et de la laïcité. Tous les dictateurs du monde, de Pinochet aux Al-Saoud, qu'ils aient la bombe atomique comme le Pakistan des généraux, ou non, n'ont jamais dérangé la stratégie, pas même la bonne conscience, des États-Unis. Le Rwanda ne suscita pas beaucoup d'intervention préventive humanitaire ; quant aux régimes dictatoriaux qui sévissent dans les ex-républiques soviétiques d'Asie centrale, ils sont réputés « corrects » puisqu'ils se positionnent aux côtés de l'Amérique. Enfin, le délire antitotalitaire, financé par une myriade de fondations privées et de *think tanks*, coïncide avec la colonisation systématique de la Palestine par Israël – colonisation qui n'a pas attendu Ariel Sharon, s'il est encore admis que les dates ont une importance en cette époque marquée par la déconstruction qui ne s'est jamais trop risquée à ranger le sionisme dans les grands discours. Alors pourquoi s'en prendre à l'Irak, à l'armée étriquée, dépenaillée, qui ne possède pas les ressources d'empêcher la surveillance aérienne et le bombardement régulier de son territoire, à l'Irak donc, dont le PNB ne rivalise pas avec les plus grandes fortunes privées américaines, à l'Irak, encore, qui ne contrôle pas militairement ses régions montagneuses et dont aucun ressortissant ne figure parmi les prisonniers de Guantanamo ?⁸

Pourquoi la guerre ? — *The Western United States of America* et la religion de la Force

Nous disons, nous Occidentaux, le droit, la démocratie, les droits de l'homme ; nous nous rendons à notre travail quotidien, quand nous avons la chance d'en tenir un, alors que l'Occident commet un génocide contre tout un peuple. Souvenons-nous de la « guerre du Golfe » : les Alliés soumettent l'Irak à cinq semaines de bombardements intensifs avant

⁸ Cf. Régis Debray, « La leçon française » in *Le Point*, 28 février 2003.

même de mener quelque offensive, ils capturent 63 000 soldats irakiens et en massacrent, avec leur aviation, 120 000 qui fuyaient à travers le désert dans la plus totale débandade. Puis ce fut l'embargo américain *sous le couvert et avec l'insistance zélée de l'ONU*, nous répétons – l'ONU. Oui, il s'agit bien d'un embargo onusien, qui a causé la mort, par malnutrition, épidémies ou déshydratations diarrhéiques, de 560 000 enfants irakiens. Depuis cette « guerre du Golfe », les médias occidentaux ne cessent de stigmatiser Saddam Hussein, le « Hitler du monde arabe », la « dernière tête de l'hydre totalitaire », « le massacreur de son peuple »... Les médias occidentaux surpassent dans le mensonge la propagande nazie, comme l'orgasme visuel occidental dépasse, par la fascination des esprits, les mises en scène de Nüremberg. Arrêtons-nous un instant sur les termes de la paix onusienne. Le Traité de Versailles – cela vous dit-il quelque chose ? Comme propédeutique au nazisme, on ne pouvait mieux faire. L'ONU barricade l'Irak avec 32 résolutions du Conseil de sécurité qui exerce une tutelle dont la durée est laissée à la discrétion de l'ONU quand ce n'est pas à celle de ses inspecteurs. La tutelle, l'ingérence, le contrôle permanent, ne sont soumis à aucun critère politique, juridique, à aucun échéancier, à aucune condition précise, annoncée et clairement établie. Par ailleurs, l'ONU bafoue toutes les règles juridiques connues – c'est le *droit occidental nouveau*, comme le droit des affaires qui a été produit sur mesure pour des corporations comme Enron : la résolution 687 maintient, après le retrait du Koweït, toutes les mesures de contrainte imposées à l'Irak par les résolutions *antérieures* à l'invasion du Koweït. La levée des sanctions onusiennes ne dépend pas du comportement de l'Irak, mais du bon vouloir du Conseil de sécurité et, particulièrement, des États-Unis. On connaît la suite : l'ONU exige toujours plus d'inspections sans que l'Irak ne sache quelles sont les obligations qu'il doit respecter et donc quels sont les critères qui permettent de juger des mesures qu'il a prises, comme celles qu'il devrait prendre. Le droit

comme force de chantage, de terreur... et de prédation : l'ONU prélèvera 30 % des sommes encaissées dans l'opération « pétrole contre nourriture » pour financer ses frais de gestion et ses multiples comités mis en place pour « monitorer » les innombrables résolutions relatives à l'invasion du Koweït⁹.

Commençons par écarter cette fameuse et oblivieuse question du pétrole. Le pétrole, c'est surtout les monarchies pétrolières, le patrimonialisme rattaché à l'économie de rente, c'est-à-dire un des principaux obstacles à l'émancipation des nations arabes. L'invasion du Koweït ébranlait à court et moyen termes l'économie politique du pétrole dont l'un des piliers est l'économie israélienne « protégée et encore largement semi-publique (qui) risque plus d'encourager le partage des différentes rentes de situation dont jouit le secteur privé arabe que de stimuler suffisamment les économies arabes pour les faire sortir de leur immobilisme industriel » (G. Corm). Le sionisme et son corollaire, la colonisation de la Palestine, ont fortement marqué de leur empreinte l'économie israélienne axée sur les débouchés d'Europe et des Etats-Unis : matériel militaire sophistiqué, diamants, agrumes. Il ne s'agit là que d'une composante de *l'occidentalisation du Judaïsme*, qui s'arrache de son imaginaire « oriental », à laquelle correspond la *judéo-christianisation de l'Occident*, qui se débarrasse de son appartenance grecque et de son héritage des Lumières. Nous suivrons ici les réflexions de Georges Corm.¹⁰

(a) « Les "charmes" de l'accomplissement israélien sont, en effet, inépuisables aux yeux de l'Occident. Israël est comme un miroir dans lequel le monde occidental se regarde de façon narcissique sans se lasser ». Très curieusement, après

⁹ Voir absolument Georges Corm, économiste libanais : *Le Proche-Orient éclaté 1956-2000*, Paris, Gallimard, 2001.

¹⁰ Cf. Arnold Toynbee : *La civilisation à l'épreuve*, Paris, Gallimard, 1951, p. 175 et 237.

avoir tiré à boulets rouges sur les grands récits laïcs, l'Occident épice sa logique cybernétique et systémique de catégories bibliques qui, paraît-il, sont des modèles ou forment un génotype de la cybernétique ;

(b) Israël fournit un condensé de l'Amérique « conquise par les exploits militaires et le courage des pionniers qui ont survécu à l'hostilité de la population indigène primitive » ;

(c) « Au fur et à mesure que l'épopée biblique se reconstituait dans la modernité, le phénomène israélien prenait de l'ampleur. L'instrumentalisation d'Israël par les pays occidentaux dans la géopolitique de la région allait laisser progressivement la place à un double phénomène : la reconquête de la dignité et de la confiance en lui-même du judaïsme, la survie et le renforcement de l'État d'Israël devenant une puissance régionale respectée et de moins en moins instrumentalisée par les autres puissances » ;

(d) L'instrumentalisation d'Israël sur le dos des Arabes en général, et des Palestiniens en particulier, se double d'une transformation de la psychologie occidentale qui, pour apaiser sa mauvaise conscience, accorde une légitimité au sionisme, ce qui contribue à la disparition du judaïsme antisioniste et à l'affirmation de l'équivalence entre antisionisme et antisémitisme. Cette équivalence trouve un terrain fertile chez les Juifs américains dans le contexte d'une quête de certitudes morales et d'une Amérique soucieuse de se débarrasser du syndrome vietnamien ;

(e) La Guerre froide, ayant mis l'Allemagne démocratique au premier plan, aura facilité un transfert d'hostilité des Juifs sur les Arabes de Palestine. Emmanuel Todd¹¹, quant à lui, évoque une semblable neutralisation psychologique et politique en Amérique dont le racisme envers les Noirs et les Latinos se voit neutralisé dans l'alliance avec Israël ;

¹¹ Emmanuel Todd, *Après l'Empire. Essai sur la décomposition du système américain*, Paris, Gallimard, 2002.

(f) « Il faut aussi se rappeler que la dernière période de la Guerre froide a été marquée par une instrumentalisation intensive du christianisme comme de l'islam pour donner les derniers coups de boutoir au totalitarisme soviétique et ses satellites en Europe de l'Est ou dans le Tiers monde » ;

(g) « La droite religieuse messianique, qui était née historiquement en Europe centrale, se ressource depuis la quasi-disparition du judaïsme d'Europe centrale, auprès de certaines communautés juives des États-Unis ». Ce phénomène s'intègre dans la mouvance plus large du *long distance nationalism* dont parle Benedict Anderson. Cette mouvance inclut les émigrés polonais et ukrainiens aux États-Unis et au Canada, les émigrants turcs et arabes en Europe, etc. ;

(h) Les valeurs religieuses du protestantisme attribuent une place centrale à l'Ancien Testament, la « religion civile américaine », fortement marquée par le mythe des origines, suggère le rapprochement entre les premiers colons et le peuple élu – rapprochement qui engendre un deuxième peuple élu, le peuple américain ;

(i) La faiblesse militaire de l'Europe, son manque d'unité politique, surdéterminés par « les tourments de sa conscience historique », placent les États-Unis comme interlocuteur privilégié entre Israéliens et Palestiniens ;

(j) « Le rapprochement avec les États-Unis, à partir de 1967, va alimenter et développer le caractère religieux de la droite israélienne ». D'une façon générale, le messianisme laïc aura cédé devant le messianisme biblique, incontestablement nourri et porté par « la mystique terrienne » présente dès la fondation d'Israël. Le sionisme ne consistera plus à mettre les Juifs à l'abri de l'antisémitisme, mais à rétablir le judaïsme en Terre promise ;

(k) Si la globalisation se présente sous la toge du droit, si Israël est une puissance régionale alliée des États-Unis dans une des régions les plus explosives du monde, comment le droit international, d'essence séculière, pourrait-il « s'accom-

moder vraiment de la revendication juive, en particulier sur un territoire peuplé sans discontinuité depuis l'Antiquité par des populations non juives, phénicienne, cananéenne, arabe » ?

La globalisation et l'interventionnisme guerrier de l'Amérique sont les rejetons jumeaux d'une mutation de l'Occident de telle façon que « la culture arabe ne trouve plus dans la culture européenne la sève qu'elle a pu y puiser depuis l'ère du colonialisme européen jusqu'au milieu de ce siècle »¹². Le *délire identitaire*, contrepoin de fredon antitotalitaire, s'oppose à toute volonté de commencement et d'œuvre politiques. Ce double délire est porteur d'une prophétie autoréalisatrice – les barrières entre les civilisations, qui exclut tout terrain commun, tout horizon partagé, qui tend à légitimer le désenchantement sur la laïcité en même temps qu'une vision strictement stratégique de la politique. L'Occident troque la volonté, l'imagination et la Raison contre le *mythe des origines* où s'abolissent les différences, les vraies, les différences de civilisations, où s'anéantissent les rencontres et les mutuelles fécondations. Et les origines parlent comme un oracle : le génie occidental est judéo-chrétien, la décadence est orientale, musulmane. Et cet oracle parle le langage de la technique, de la religion technologique de l'étant.

L'Occident divinise, galvanise « toute la capacité d'action potentiellement contenue dans les choses » pour en faire « l'actualisation de tous les potentiels. De la sorte, la force devient non seulement l'étant mais le réel dans son entier : tout est dans l'action, l'accumulation et la libération des potentiels, toute réalité autre se perd... »¹³ La guerre est le résultat de la transformation énergétique du monde, dit Patocka, elle est un mode de fascination par l'étant. Ce qui rend moins absurde la guerre, c'est l'absurdité de la vie, et l'ennui. Ainsi,

¹² Georges Corm, *op.cit.*, p. 898.

¹³ Jan Patocka, *Essais hérétiques. Sur la philosophie de l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 1981, voir le chapitre « La civilisation technique ».

« *plus la technique scientifique moderne s'impose comme rapport propre à l'étant, plus elle affirme son empire non seulement sur le naturel mais aussi sur l'humain, plus les modes traditionnels d'accommodement de l'authentique avec l'orgiaque sont écartés et condamnés comme irréels, indignes de créance, fantastiques, plus cruelle est la revanche de l'enthousiasme orgiaque* » (J. Patocka). La religion judéo-chrétienne de l'occident est la religion de la performance, de la quotidienneté, du travail, ce n'est plus la religion qui assujettit le sacré à des règles tout en le distinguant du profane, la religion qui intègre la responsabilité au sacré en disciplinant ainsi l'orgiaque et la démonie. Quand plus rien ne s'oppose au travail, à la mobilisation de l'étant, la responsabilité devient sans emploi puisque, paraît-il, elle se love, tel le code génétique, au cœur du langage et de la communication. Alors la guerre revendique toute la force extérieure et intérieure, elle capte la démonie, l'extatique, l'extraordinaire délivrés, détachés de toute opposition au profane et à la responsabilité. C'est l'œuvre de la civilisation qui se trouve sans emploi. Alors l'orgiaque se met au service du travail et de la quotidienneté, au service de l'étant et des affaires. La guerre mobilise la paix saisie comme moyen de combat, stratégie de démobilisation de l'adversaire : « La guerre montre ici sa face "pacifique" qui n'exprime qu'une démoralisation cynique, un appel à la volonté de vivre et de posséder » (J. Patocka).

Vous dites *Blitzkrieg*, guerre éclair ?

Plus haute est la performance, plus grande est la joie du travail. (Albert Speer)

Chacun est un soldat du Führer et doit surveiller sa santé et ses performances dans l'intérêt du peuple. (Robert Ley)

Il ne peut rien exister qui ne se conçoive comme travail. Travail est le rythme du poing, des pensées, du cœur, la vie de jour et de nuit, la science, l'amour, l'art, la foi, le culte, la guerre, travail est la vibration de l'atome et la force qui meut les étoiles et les systèmes solaires. (Ernst Jünger)

La technique créatrice ne fonctionne que lorsqu'elle réside dans le sang.¹⁴ (Karl Arnold)

Pourvu que la guerre soit courte, pourvu que nos amis américains remportent rapidement la victoire. La brièveté de la guerre – pour épargner un trop grand nombre de victimes, du côté des assaillants comme du côté de la population civile. Comme si les soldats envahisseurs risquaient de mourir autant que les Irakiens ! Une vie occidentale est précieuse, trop de morts pourraient malmener quelque peu les plans et la conscience. L'Occident est démocratique, il est éthique et l'éthique ne condamne pas l'expansion de la puissance américano-occidentale, elle réproouve, sur un ton aussi illusoire que déprécatore, un trop grand nombre de morts. En Occident, la statistique règne, c'est elle qui commande aux chantages de l'éthique, à la turlutaine humanitaire. Une guerre courte, rapide comme l'éclair, nette et propre – il fut un temps, dans cette antiquaille qu'on appelle Europe, où ce type de guerre se nommait *Blitzkrieg*¹⁵. L'Occident ne s'est toujours pas remis des exploits de Guderian ; la *Blitzkrieg* fascine, tant elle dégage une aura de puissance, suggère une surpuissance qui présente l'inappréciable avantage de couvrir les morts tumultueux de la symphonie de son arsenal militaire. La *Blitzkrieg* reflète un pouvoir total, elle écrase, anéantit, humilie l'ennemi qui rejoint aussitôt son rang dans les espèces inférieures, attardées ou mésadaptées. La *Blitzkrieg* porte un jugement darwinien instantané, son efficacité est d'emblée sa légitimité. Nous entrons dans une époque où l'efficacité technique devient le mètre, le standard de la légitimité. Qui s'avise de ce qu'une *Blitzkrieg* suppose une mobilisation totale de l'état, des populations encadrées par les

¹⁴ Citations tirées de Éric Michaud, *Un art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, Gallimard, 1996.

¹⁵ Sur la fascination que la *Blitzkrieg* exerce sur l'Occident, Israël et les metteurs en scène, voir Omar Bartov, « From Blitzkrieg to Total War : Controversial Links Between Image And Reality » in Ian Kershaw et Moshe Lewin dir., *Stalinism and Nazism. Dictatorships in Comparison*, Cambridge U.P., 1997.

médias, de l'économie, du visuel, des esprits fascinés par les brillants généraux (Schwartzkopf a gagné le surnom de *Blitzkrieg General*, après la « biblique » opération Tempête du désert), médusés par ces *smiling boys* qui conduisent la guerre telle une cynégétique ou une *opération* au cours de laquelle les Tomahawks passent pour des thermocautères ? Chaque *Blitzkrieg* s'inscrit dans une guerre totale qui exhibe ses *Wunderwaffen* (armes miracles) que ce soit des tanks Tigre ou Panthère, des Messerschmitt 262, des fusées V2 et V3, ou bien des « *smart bombs* », des bombes « *bunker strikers* », des hélicoptères destructeurs de char, des missiles en tous genres. Les experts sont venus se pâmer devant les *Wunderwaffen* de l'Amérique. Et les experts ont suivi à la lettre l'admonestation de Baby Bush : « *We'll show the World, what we are capable of* » ! La puissance fonctionne à l'effet de démonstration dont l'impact visuel signifie : admirez la performance, *it's a powerful show, it's a frenzied spectacle everybody will enjoy, it's a war everyone wants to fight...*

L'Amérique a appris une leçon au Vietnam ; maintenant, elle lancera des guerres bibliques, humanitaires, de libération, guerres qui enrôleront les journalistes dans l'armée lesquels attesteront le caractère spirituel des opérations, guerres de construction et de reconstruction où s'abnie le génie occidental adepte de la destruction créatrice, guerres où la performance somme toute autre considération et absorbe l'humanité entière, bientôt promise à ne plus former qu'une seule et unique communauté de la performance¹⁶.

Blitzkrieg, Wunderwaffen, performance (Leistung) évoquent l'art pour l'art, opèrent sur le modèle de l'art, tendu vers la réalisation de l'Idée, arc-bouté sur la précision et la pureté et l'art accorde la force de détruire sans culpabilité — *Leistung marcht frei*.

¹⁶ Cf. Eric Michaud, *op.cit.*, pp. 298-345.

La guerre comme *poiésis* : il y aura des autoroutes, des ponts, des hôtels, des monuments ; l'image-mythe de la (re)construction se convertit en travail et le travail convertit à la religion de l'idée, de l'espace purgé de toute souillure¹⁷. *In God We Trust* : que vient faire Dieu sur des billets de banque ? Dieu accélère la circulation dans le *Lebensraum*, l'espace vital, où l'Amérique s'affaire à la démonstration visible de son *Lebenstraum*, de son rêve d'éternité. La performance victorieuse incessamment réintroduit ce qu'elle s'ingénie à chasser : plus elle s'avère efficace, d'une esthétique, dirimante efficacité, plus elle rencontre des voleurs de substance éternelle, de *way of life* ; la spatialité engendre des obstacles sur l'autoroute de l'éternité qui requiert, dans une héroïque contrainte de se surpasser, de travailler, une extension de cette spatialité programmée pour coïncider avec le centre immobile, le code maternel de la vie. Toutes les passions, dans l'espace de la tolérance zéro, où la moindre algarade fait figure d'un holocauste, se confirment dans la matrice Travail-Art-Guerre qui les convertit en conformisme radieux, *law-abiding*.

Le règne de l'art, des créateurs-performateurs, du faire, advient en pleine extinction de l'usage, de l'utile, du concret, de la production matérielle. Ce retournement, en lui-même, est

¹⁷ Cette conversion participe de la réversibilité générale de la monnaie. L'ontologisation en constitue le pendant. En effet, dans le monde postmoderne, des phénomènes relatifs et équivalents, les noumènes, que Kant avait interdits de cité, réapparaissent sous la guise de l'autre absolu. Les terroristes contaminent tous les opposants au terrorisme étasunien qui apparaissent comme les représentants de toute une civilisation (effet pointe de l'iceberg). L'ennemi n'entre dans aucun rapport ; loin de désigner une intensité politique ou un antagonisme qui lie, l'ennemi est décrété « civilisationnel ». Si maintenant on s'avise que le capitalisme attaque des civilisations, il conviendrait de ne pas tomber dans le piège de l'ontologisation « ultra-politique » qui pose *a priori* l'incommunicabilité des civilisations ou leur fermeture ontologique. Comme antidote à Samuel Huntington, voir Marcel Mauss : « On voit ainsi comment se circonscrivent les civilisations, par la capacité d'emprunt et d'expansion, mais aussi par les résistances des sociétés qui les composent », in *Essais de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 246. Sur la réversibilité de la monnaie, voir Éric Pineault, « Prolégomènes à une théorie critique du capital financier » in *Société*, n° 23, 2003.

un accomplissement, à verser au compte de l'ébaudissement d'une *overclass* qui, ambulante dans la magie des images et du virtuel, s'adjuge l'honneur perdu du travail en s'attribuant le titre de « travailleur symbolique », fabrique des consensus et des autoroutes de la communication, façonne des procédures, élucubre, figole des déontologies et autres éthiques, étançonne les constitutions avec des chartes commerciales, maçonne des codes de partenariat, confectionne des identités... et produit linguistiquement, juridiquement, la vérité, le réel, le sens.

C'est ainsi qu'on détruit des villes pour produire de l'urbanité, qu'on anéantit des âmes et des corps pour bâtir un système de santé ; c'est ainsi qu'on produit de l'humanité pour détruire des humains.

Comment pourrait-il y avoir des causes économiques à cette « guerre », quand l'économie s'est abolie dans la production esthétique infinie et la croissance illimitée des *richesses*?¹⁸ Quand le concept « richesse » ne recèle d'autre signification que « disposer de » ou « accéder à », dans le plus complet éloignement des prémisses et des finalités de l'économie, à savoir : le partage, la redistribution comme mise en valeur de la production ? Quand le droit ne ressortit plus à aucun ordre concret dont les relations juridiques concrètes découlent du partage et de la distribution ?

La guerre *contre* l'Irak transporte le « contre » à l'encontre du « entre » signifiant l'appartenance à un monde commun, à un ordre politique. Le contre est sans contours, sans ombre ni ambages, sans ennemi. *L'overclass* ne donne rien autrement que se donner en spectacle, elle cultive la certitude de ses droits, éclis d'écorce du monde évidé de sa substance, effluences de son « génie créateur », qui imprime ses ordres au monde, sa richesse, sa propriété intellectuelle. Et la richesse

¹⁸ Ne reconnaît-on pas là l'avatar néolibéral de la stalinienne expansion illimitée des forces productives qui dispense de toute économie *politique*, de toute problématicité de la répartition, de tout ordre ?

s'amasse, se dépense, mais ne se partage pas. Par-delà la contestation de la domination étasunienne-américaine, se fait entendre l'appel d'un ordre du monde.



M. 1954